



Clichés de l'Altiplano XV

Janvier 2008

LUNDI 1^{ER} JANVIER : Ce matin, je célèbre la messe pour les sœurs de mère Teresa de Rio Seco (El Alto) et leurs pensionnaires handicapés. Comment ne pas rendre grâce à Dieu à nouveau pour leur sens de l'accueil, leur entrain et leur aptitude à la louange ? Oui, vraiment, « *le Royaume du Père est répandu sur la terre et les hommes ne le voient point* »¹. Du coup, il coule de source, mon vœu pour le nouvel an : que le Seigneur me fasse **plus proche des pauvres !**

LUNDI 8 JANVIER : Hier avait enfin lieu à La Paz le **dialogue annoncé entre Evo et les neuf préfets de Bolivie**, vers une improbable conciliation entre la nouvelle constitution et les **statuts d'autonomie déjà déclarés par les quatre régions du croissant fertile** : Santa Cruz, Beni, Pando et Tarija. La garde du palais présidentiel était renforcée pour l'occasion.



Les blocus levés par la police à coups de gaz lacrymogènes, nous partions ce matin d'El Alto à une heure raisonnable avec Nathaniel, Violeta – toujours coordinatrice de la chapelle du Kenko

que nous desservons à El Alto – et ses filles Anabel et Alexandra, également en vacances. C'était sans compter sur la persévérance des chauffeurs de transports en commun qui revendiquent contre l'augmentation de la vignette. Arrivés à San Roque, à la sortie de la ville, nous nous affrontons aux premiers d'entre eux qui, **sous l'effet de l'alcool à 9h30 du matin, n'expriment pas tous à notre égard des sentiments d'une égale candeur.** De l'air le plus dégagé du monde, nous passons outre menaces, insultes et jets de pierre ; notre heure n'est pas encore venue.

Ensuite, même combat avant et après la ville d'**Achacachi** dont la réputation d'agressivité n'est plus à faire. Tout d'abord, quelques hommes bien avinés menacent de loin la Dolly, l'un d'eux agitant son *chicote*² à la manière d'un muchacu. Lui serrant la main avant qu'il n'ait le temps d'élever la voix, je lui explique qu'on nous attend dans une communauté et m'en sors pour le prix d'un soda, évidemment meilleur marché qu'une réparation chez le carrossier... Rebelote à la sortie de la ville, au niveau du pont, c'est-à-dire à moins de cent mètres d'une garnison soudainement très discrète. Cette fois, entre les feux allumés sur l'asphalte et la véhémence attisée par la bière, pas question de passer ! Tels les mages, c'est donc **par un autre chemin** qu'il nous faut gagner la rive opposée.

Encouragés par le passage d'un 4x4 à travers une rivière dont le niveau a très nettement augmenté avec les pluies, je débloque les roues avant de la Dolly pour passer en quatre roues motrices et nous bravons enfin le courant sur une trentaine de mètres. À mi-chemin, l'eau arrive presque au niveau des vitres et le moteur peine de plus en plus. Toutefois, **nous gagnons la berge, soulagés.** Et si mes passagers rient quand je leur dis qu'un lavage gratuit, c'est toujours ça de pris, c'est sans doute un peu nerveusement.

Une fois arrivés à Italaque, nous prenons le temps de déjeuner avant de filer vers **Poque** où nous attend une partie de la communauté. Après la messe et les baptêmes de deux enfants et d'une jeune maman

¹ Paroles attribuées à Jésus par l'Évangile apocryphe de Thomas (Syrie, milieu du II^e siècle), 117. Cf. Lc 17, 20-21.

² Fouet de cuir tressé et ornementé de lanières de couleur, le *chicote* est utilisé pour rappeler à l'ordre les animaux, voire les personnes. Il s'agit du signe d'autorité par excellence dans les communautés de l'Altiplano.

quasi-sourde, Fabián, le catéchiste nous invite à prendre une collation chez lui, dans la chambre haute, celle où sèche le maïs. Trop contentes de l'occasion, les poules tentent de faire leur entrée mais sont refoulées à trois reprises. Profitant de la diversion, j'obtiens d'Oscar, le fils de la maison, qu'il **termine mes chuños**, en lui rappelant qu'il fut mon filleul pour la remise du diplôme du bac...

SAMEDI 12 JANVIER : Après trois quarts d'heure de marche sous une pluie tantôt infime, tantôt drue, mais incessante, je célébrais hier la messe à **Huari Huari** avec une partie des enfants de l'école.



La piste menant de Saphía à Tuntunani s'étant éboulée après Saphía, il nous faut ce matin laisser la Dolly et nous rendre par un autre chemin à **Huaycayapu**, dont le nom signifie *champ donné par le patron* (de la hacienda). Ainsi descendons-nous par un sentier bordé de cactus en fleurs puis au milieu des éboulis, vers un oued que les pluies ont rempli en quelques semaines d'**un torrent de boue ample et impétueux**.

L'ayant franchi, je m'aperçois à mes dépends que ma chaussure gauche, autrefois recousue par la main experte d'un artisan de Sorata, baille gentiment ; c'est pour bientôt, l'adieu aux armes...

Mais, une fois du bon côté, reste à trouver un endroit plus comode à franchir pour mes quatre citadins. L'endroit rêvé n'existant pas, il faut l'inventer... Or, les blocs de pierre que je jette au milieu des flots pour leur faire un gué ont surtout pour effet de les éclabousser copieusement. Trempés mais contents de leur saut assisté, Nathaniel, Violeta et ses filles me suivent ensuite à travers les champs de maïs.



Depuis le départ, **la ballade semblait aisée et rapide**. Elle fut tout le contraire... Mais décidément la vie me plaît davantage comme aventure que comme routine.



Pour cette première visite à Huaycayapu, la communauté se réunit peu à peu tandis que je recueille les documents nécessaires à la célébration de **cinq baptêmes**. Naturellement, les *ichu mamanaka* – entendez les marraines – n'ont pas apporté le certificat de baptême pourtant requis depuis la session de préparation de novembre. Les interrogeant sur le seuil de la chapelle, j'obtiens des résultats plutôt variés... L'une d'elles ne se rappelant pas qui sont les personnes de la Trinité, on choisit alors une marraine plus apte à transmettre la foi. Par ailleurs, de tout le contenu de la session de novembre, ce que les enfants eux-mêmes semblent avoir le plus retenu, c'est encore le chant aymara bien rythmé « *Rey David salmistajja* ».



La célébration achevée, des voisins de la chapelle m'emmènent bénir leur maison dont les gens du coin disent qu'elle a **le mauvais œil** puisque leurs filles y sont mortes les unes après les autres. Je les bénis tout d'abord, ainsi qu'Oswaldo, le seul fils qui leur reste.

Après un second déjeuner auquel il m'a été impossible d'échapper, nous reprenons le chemin de Saphía ; selon les conseils de Benedicto, nous empruntons un raccourci. Lequel nous mène au pied d'une montée absolument vertigineuse... Une fois en haut, je fais faire demi-tour à la Dolly sur une piste que l'étroitesse rend périlleuse. Nos citadins enfin arrivés, nous allons célébrer à Saphía une nouvelle messe puis distribuer des **sacs d'aliments** offerts par les missionnaires de la Charité aux familles dont les cultures de maïs ont été ravagées par les pluies il y a dix jours.

MARDI 15 JANVIER : Hier soir, à El Alto, rencontre conviviale avec deux sœurs de mère Teresa, une fille de la Charité, deux jeunes de Kupilupaka et sept JMV de Villa Tunari, pour préparer la **mission** qui aura lieu sur les communautés les plus éloignées d'Italaque, avant les Rameaux. Équatorienne, la sœur Nahimy a fait pression sur ses supérieures jusqu'à obtenir l'autorisation de participer à la mission. D'une manière générale, tous apparaissent enthousiasmés.

Tôt ce matin, chez les missionnaires de la Charité, en redisant les paroles de la **première prière eucharistique pour la Réconciliation**, je sens m'envahir la même émotion que lors de ma première messe, rue du Bac. *« Nous, qui étions perdus, incapables de nous rapprocher de Toi, Tu nous as aimés du plus grand amour : ton Fils, le seul Juste, s'est livré entre nos mains, et fut cloué sur une croix. Mais, avant que ses bras étendus dessinent entre ciel et terre le signe indélébile de ton Alliance, Il voulut célébrer la Pâque au milieu de ses disciples »...* De ces paroles qui ne peuvent laisser indifférent celui qui les prononce ! Je pense aussitôt aux paroles de mère Teresa affichées dans toutes les sacristies de sa congrégation : *« Prêtre du Seigneur, célèbre cette sainte messe comme si c'était ta première messe, ta seule messe, ta dernière messe ».*

JEUDI 17 JANVIER : En bon dévot de Notre Dame du Bon Périple, le père Aníbal est de nouveau en voyage. Carmelo et moi prîmes donc hier soir le chemin d'**Umanata**. Ce matin, la grand'messe est comme la place du marché : presque déserte à cause des neiges qui ont abîmé les cultures, surtout les champs de pois.

Après le déjeuner, Germán, le catéchiste de **Pampajasi**, m'emmène dans sa communauté pour y bénir **les tombes de trois puis cinq nouveaux-nés**. En chemin, il m'explique le but occulte de la bénédiction : si la grêle tombe, les autorités de la communauté y verront un châtement de Dieu (!) et elles auront tôt fait d'accuser les familles en cause d'avoir laissé mourir ces enfants sans les baptiser... Ici comme bien souvent en Europe, **que nous les rendons donc ténues, les limites entre christianisme et paganisme !** Quoiqu'il en soit, je lis comme autant de signes d'espérance ces plants de moutarde en fleur qui ont envahi les petits tas de pierre sous lesquels reposent les corps de ces nourrissons.



Dans la foulée, je vais bénir plusieurs familles dans leurs maisons, ainsi que le bel oratoire construit par l'une d'entre elles pour abriter un retable portatif couleur locale à l'effigie de saint Jean Baptiste. Construit en briques de terre, le petit édifice est couvert de paille, à l'ancienne ; en deux mots : l'idée qu'on se fait de la Crèche... L'endroit rêvé pour demander au Seigneur que toutes les familles Lui fassent également **une place dans leurs cœurs !**



SAMEDI 19 JANVIER : La visite à **Tamampaya** et **Canchi** tourne court ; faute de combattants, je ne célèbre aucun des 25 baptêmes prévus mais seulement une messe. Croyant bien faire, les rares fidèles présents répètent consciencieusement chacune de mes paroles en aymara, y compris celles de la prière eucharistique, et je ne parviens pas à les en dissuader. Au moment de l'envoi arrivent les familles des futurs baptisés, avec seulement trois heures de retard, sans aucun parrain baptisé... Il faut donc reporter. Pour tirer parti du temps libéré et de la relative proximité géographique, je vais avertir les communautés de Huaycayapu et de Punujri de la mission qui se donnera au mois de mars dans le secteur.

Commence alors un nouvel épisode de la série « *les samedis Aventure* ». Mario, un jeune qui aimerait se former comme catéchiste, accepte de m'accompagner. Comme il insiste, nous partons sur sa bicyclette. La bécane n'est évidemment prévue ni pour deux personnes ni pour de tels reliefs mais elle nous fait vraiment gagner du temps, au moins dans les parties les plus praticables de la descente ! **L'un debout sur les pédales et l'autre en équilibre sur la selle, les pieds en l'air**, nous arrivons en deux petites heures à **Punujri**, après avoir avisé un père de famille de **Huaycayapu** et lui avoir laissé les données par écrit. La pluie, finalement timide, nous a épargnés. À Punujri, nous finissons par trouver le secrétaire de la justice auquel nous renouvelons l'explication et la commission. Je ne suis décidément pas mécontent d'avoir un interprète avec moi car une partie du dialogue m'échappe et les réponses ne me sont pas encore ce qu'il a de plus spontané.



Mission accomplie, une montée fatale nous attend et il faut de surcroît tirer le vélo chacun son tour. Tout en montant, je me dis qu'il faut être fou pour vivre ici, voire pour y être venu en mission.

Toutefois, il y a des alternatives qui vous tirent vers le haut ; **entre le pasteur** qui, ne craignant pas de se faire proche de ceux qui lui ont été confiés, jusqu'à se donner soi-même, travaille à la sueur de son front pour leur évangélisation, **et l'imposteur** qui, ne craignant pas de mépriser ceux dont il ne mérite pas la cure, accomplit à grand peine le minimum syndical et fait de son ministère un alibi pour vivre comme il l'entend, entre les deux donc, **il n'y a pas photo**. Certes, entre ces deux modèles de prêtres, présents ici comme en Europe, se dessine une grande variété de cas. Mais l'alternative n'en force pas moins la raison et la foi à tendre vers la plus grande cohérence. En attendant, le chemin qui reste à parcourir est sans doute à l'image de cette montée ; elle me coupe les jambes mais n'empêche pas mon cœur de battre.



Enfin de retour à Tamampaya, vers 17h30, la maman de Mario – dont c'est seulement le huitième enfant –, nous sert un plat de résistance et une soupe moins que tiède dont nous ne laissons rien, pas même un *demi-chuño*, affamés que nous étions de n'avoir pas mangé depuis l'aube.



Ayant échappé à l'invitation pressante d'une bonne partie de la communauté à l'accompagner dans la boisson, j'emène alors jusqu'à l'éboulement où j'ai laissé la voiture une statue de Notre Dame de la

Conception défigurée et souffrant d'une fracture du tronc depuis une chute due à d'autres bacchanales... **La Vierge arrimée par la ceinture de sécurité - nous devons être les deux seuls à la mettre dans toute la Bolivie -**, je la tiens d'une main et le volant de l'autre, jusqu'à Jach'atira. Jach'atira, vous savez, cette communauté dont le nom signifie *Grande Montée* mais qui pourrait sans problème être rebaptisée *Bonne Descente* étant donné la passion de ses habitants pour la bière et la *chicha* (alcool de maïs). Là se produit un double miracle. Eh oui, **ça n'est pas tous les jours que je transporte la Sainte Vierge !** Donc, double miracle : non seulement le catéchiste, Bonifacio, n'a pas bu, mais en plus, il me propose d'entrer prendre un café ! Alors, vraiment, Dieu existe !

DIMANCHE 20 JANVIER : Coupure de courant encore, pluie toujours. Du coup, le presbytère d'Italaque - qui recèle la seule photocopieuse du canton -, n'est pas assailli aussi intempestivement que les autres dimanches... « *Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris ; béni soit le nom du Seigneur !* » (Job 1, 21).

Ce soir, je me rends avec Jésus dans l'humble maison de don Andrés, éclairée d'une chandelle, pour présider à la prière du huitième jour du décès de son épouse Martina. Certes, l'an passé à El Alto, j'eus l'occasion de présider à l'une ou l'autre prière en présence du corps, mais, depuis, **pas un enterrement ni même une veillée**, enfin jusqu'à ce soir. Le rêve de bien des prêtres en France ! Sous la colonie, le premier revenu de la paroisse était de loin celui des funérailles mais les temps ont bien changé ; aujourd'hui on n'appelle guère le prêtre auprès des mourants, des défunts, ou même au cimetière, car les catéchistes ou les anciens animent ipso facto les prières appropriées. Nul besoin, donc, de créer des équipes funérailles par ici.

MERCREDI 23 JANVIER : Au cours de ma cinquième visite à **Milichina**, je tente d'élucider une énigme toponymique ; certes, en aymara, « *milli* » signifie *pomme de terre nouvelle* - et l'endroit paraît bien être le seul du canton où l'on récolte la patate deux fois l'an - mais, quant à « *china* », je doute que le mot

revête ici son sens le plus familier (*fesse*). À peine interrogés sur « *la seconde partie du nom* », les habitants se mettent à rire et m'invitent à dépasser les apparences. J'étais bien prêt à un tel voyage. Comme j'insiste pour obtenir une réponse, on m'affirme que, de toutes façons, le nom n'est formé que d'un seul mot. Sachant que *china* n'est pas un suffixe, j'insiste à nouveau. Un ancien propose enfin une solution plausible : *china* serait une altération du verbe ***achuña*** (*produire*). Ouf, l'honneur est sauf !

Après avoir cuisiné un *kaiserschmaren* façon maison - une mère élevée au Tirol, ça laisse des traces -, je reprends le chemin d'Umanata. En dépit des pluies, la communauté de **Janq'o Marka** - que je n'ai pas visitée depuis juin - est réunie au grand complet. Là, je me rends compte une fois de plus que, plutôt que de s'en tenir à traduire mon homélie en aymara, Germán brode tant et plus - cinq phrases en deviennent dix - et n'hésite pas une seconde à donner dans le moralisant. Ce n'est pas l'envie de réagir qui me manque mais je me rends compte que Germán anticipe en donnant un exemple que je m'apprêtais à donner en espagnol !



Nous prions ensuite pour les autorités récemment désignées par la communauté ; deux nouveaux élus ont disposé à cet effet leurs bâtons de commandement, ornés de fleurs multicolores, devant l'autel. Après l'eucharistie, l'*apthapi*. Je découvre alors **la garderie presque achevée**, dont en juin nous avons vu élever les murs de terre, avec Carmelo, Magali et Dominique ; cette fois, la communauté a bien bossé !



JEUDI 24 JANVIER : Messe et formation des catéchistes d'Umanata puis visite à **Mojjsa Uma**. Ici, Alasitas n'est pas célébrée avec la même intensité qu'à La Paz ; une famille demande bien la bénédiction d'une maison et de billets miniature mais, outre *chuños* et pommes de terre nouvelles, ce que tous étalent devant l'autel, ce sont **les œillets** qu'une fois bénis et montés en croix, ils planteront au milieu de leurs champs de patates, dans l'espoir d'une bonne récolte. Plutôt que de crier à la superstition, je vois là **la certitude que rien de ce qui est indifférent à l'homme n'est indifférent à Dieu**.

SAMEDI 26 JANVIER : Pour l'anniversaire de la congrégation de la Mission, nous concélébrions hier la messe avec les pères David et Diego ainsi qu'avec **Virginia et Juan Carlos** qui, leurs papiers enfin en règle, allaient rejoindre les MISEVI - missionnaires laïcs vincentiens - de Sacaba (Cochabamba) pour y donner deux nouveaux mois de leur vie. Nous avons donc rendu grâce à Dieu pour tout ce qu'ils ont apporté ici par leur présence au moins autant que par leur collaboration médicale.



Ce matin, se marient à Viacha, à une demi-heure d'El Alto, deux bons amis : **Jeanneth et Rolando**. Après la messe, les nouveaux époux reçoivent leur dose de

confettis et font **le tour des sept ponts de la ville en dansant**, selon la tradition locale. Après une longue attente, nous dansons enfin *cumbias villeras, cuecas, morenadas, caporales*, tandis que Rolando et Jeanneth n'en finissent pas de recevoir les cadeaux.



MERCREDI 30 JANVIER : Messes chez les sœurs de mère Teresa ou en communauté, catéchuménat, accompagnement spirituel, démarches en vue du renouvellement de mon permis de séjour - cette fois pour deux ans ! -, préparation d'une mission patrimoniale autour de l'église d'Italaque, nouvelle réinstallation du système de mon ordinateur ; je n'ai pas exactement chômé ces jours-ci à El Alto.

Mais, ce matin, un évènement couronne le tout : comme je lui apporte des béquilles qui m'ont été prêtées à son intention, **Guido** marche pour la première fois depuis un an. Certes, il ne marche que fort difficilement, soutenu par une béquille d'un côté et par mon bras de l'autre, mais, en attendant, **voilà qu'il se déplace sans fauteuil roulant sur sept mètres, celui qu'après son accident les médecins condamnaient à l'hémiplégie !** De nouvelles séances de physiothérapie devraient contribuer à renforcer ses genoux, à muscler ses jambes, et à lui donner l'équilibre nécessaire à la marche, même si c'est avec des béquilles. Merci à tous ceux qui l'ont aidé d'une manière ou d'une autre !

Avant le départ pour Umanata apparaît Carmelo, la lèvres inférieure abîmée... Plutôt que d'avouer une chute - Carmelo ne chute jamais -, il invente une explication plus lyrique : **la Pachamama**, la déesse terre si vénérée dans les Andes, **se trouvant attirée par son corps, a voulu l'embrasser coûte que coûte !**

Le Royaume du Pere est repandu sur la terre



et les hommes ne le voient point

Padre Cirilo